

• 16 MILLIONS DE LECTEURS DANS LE MONDE •

KATE MORTON

LES BRUMES DE RIVERTON



Les brumes de Riverton

DE LA MÊME AUTRICE

Le Jardin des secrets, Presses de la Cité, 2009.

Les Heures lointaines, Presses de la Cité, 2011 ; J'ai lu, 2023.

La Scène des souvenirs, Presses de la Cité, 2013 ; J'ai lu, 2023.

L'Enfant du lac, Presses de la Cité, 2015.

La Prisonnière du temps, Presses de la Cité, 2019.

Les Ombres d'Adelaide Hills, Charleston, 2023 ; J'ai lu, 2024.

KATE MORTON

Les brumes de Riverton

ROMAN

Traduit de l'anglais (Australie)
par H el ene Collon



TITRE ORIGINAL
The Shifting Fog

© Kate Morton, 2006

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Presses de la Cité, un département de Place des éditeurs, 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Davin, qui me tient la main sur la Grande Roue

PREMIÈRE PARTIE

La Lettre

Ursula Ryan
Focus Film Productions
1264 N. Sierra Bonita Avenue n° 32
West Hollywood, Californie 90046
États-Unis

À Madame Grace Bradley
Maison de retraite de Heathview
64, Willow Road
Saffron Green
Essex, CB10 1HZ
Grande-Bretagne

27 janvier 1999

Madame,

J'espère que vous excuserez mon insistance ; toutefois, je me permets de vous écrire à nouveau, n'ayant pas reçu de réponse à ma précédente lettre, par laquelle je vous exposais dans les grandes lignes mon projet de film : *Les Brumes de Riverton*.

C'est donc un film d'amour – l'histoire des relations entre le poète R.S. Hunter et les sœurs Hartford, avant son suicide, survenu en 1924. Bien que nous ayons obtenu l'autorisation de filmer les extérieurs sur place, au château de Riverton, les scènes d'intérieur seront tournées en studio.

Nous avons pu recréer un grand nombre de décors à partir de photographies et de descriptions existantes, mais j'aimerais beaucoup avoir l'opinion d'une observatrice de première main. Ce film me passionne et je ne

supporte pas l'idée de lui nuire par des inexactitudes historiques, même minimales. Aussi, je vous serais infiniment reconnaissante si vous acceptiez de jeter un coup d'œil aux décors.

J'ai trouvé votre nom (je veux dire votre nom de jeune fille) dans une liste parmi des carnets légués au musée du comté d'Essex. Je n'aurais jamais fait le rapprochement entre Grace Reeves et vous-même si, par ailleurs, je n'avais lu dans le *Spectator* une interview de votre petit-fils, Marcus McCourt, mentionnant les liens historiques entre sa famille et le village de Saffron Green.

Je vous joins un article récent du *Sunday Times* évoquant mes précédents films, afin que vous vous fassiez une opinion par vous-même, ainsi qu'un encart promotionnel paru dans le *L.A. Film Weekly* annonçant le tournage des *Brumes de Riverton*. Vous noterez que nous avons pu nous assurer la participation d'excellents comédiens dans les rôles de Hunter, Emmeline Hartford et Hannah Luxton, notamment Gwyneth Paltrow, qui vient de recevoir un Golden Globe pour sa prestation dans *Shakespeare in Love*.

Veillez pardonner mon obstination, mais le tournage doit commencer fin février dans les studios de Shepperton, au nord de Londres, et je suis très désireuse de vous rencontrer. J'espère de tout cœur que vous voudrez bien prêter votre concours à ce projet. On peut me joindre chez Mme Jan Ryan au 5/45, Lancaster Court, Fulham, Londres SW6.

Respectueusement,

Ursula Ryan

Les spectres s'éveillent

Au mois de novembre dernier, j'ai fait un cauchemar.

On était en 1924 et je me retrouvais à Riverton. Toutes les portes-fenêtres étaient ouvertes et la brise estivale gonflait les rideaux de soie. Un orchestre jouait, juché sur le talus couronné par le vieil érable, et les violons déroulaient leur mélodie dans la tiédeur ambiante. L'air était vibrant de rires et de sons cristallins, le ciel était d'un bleu que nous avons tous cru disparu à jamais, détruit par la guerre. Un des valets en livrée noir et blanc versait du champagne dans l'étage supérieur d'une pyramide de flûtes, et tout le monde applaudissait, enchanté, devant ce splendide gâchis.

Je me suis vue comme on se voit en rêve, allant et venant parmi les invités. Je me déplaçais lentement, beaucoup plus que dans la vie, et autour de moi les gens formaient un grand flou de paillettes et de soieries.

Je cherche quelqu'un.

Puis tout change et brusquement je suis devant le pavillon d'été. Mais ce n'est pas celui de Riverton. Impossible ! Ce n'est pas l'édifice flambant neuf

que Teddy en personne a conçu, mais une vieille bâtisse tapissée de lierre ; les branches tortueuses s'insinuent par les fenêtres et étouffent les piliers.

On m'appelle. Une voix de femme que je reconnais, derrière le pavillon, au bord du lac. J'entreprends la descente en caressant au passage les roseaux les plus hauts. Une silhouette est là, accroupie sur la rive.

C'est Hannah qui, en robe de mariée constellée de boue, se raccroche au rosier grimpant. Elle lève la tête vers moi et son visage surgit de l'ombre. Elle me dit, d'un ton qui me glace le sang : « Vous arrivez trop tard. » Elle désigne mes mains. « Trop tard. » Je baisse les yeux sur mes mains redevenues jeunes ; elles sont couvertes de boue et tiennent le cadavre rigide d'un chien de chasse.

Bien sûr, je sais ce qui a provoqué ce rêve : la lettre de la réalisatrice. Je ne reçois guère de courrier ces temps-ci : parfois une carte postale d'un ami en vacances, une lettre de la banque où j'ai mes économies, une invitation au baptême d'un enfant dont je me rends compte avec un choc que les parents ne sont plus eux-mêmes des enfants.

La lettre d'Ursula est arrivée un mardi matin, fin novembre ; c'est Sylvia qui me l'a apportée en venant faire mon lit. Elle a agité l'enveloppe en haussant des sourcils lourdement soulignés au crayon.

— On a du courrier, aujourd'hui. Et ça vient d'Amérique, vu le timbre. Peut-être votre petit-fils ?

Sa voix s'est muée en murmure :

— Quelle tristesse, quand on y pense ! C'est terrible. Un si gentil jeune homme !

Tandis qu'elle émettait de petits bruits désapprobateurs, je l'ai remerciée pour la lettre. J'aime bien Sylvia. Elle fait partie des rares personnes capables de voir sous mes rides la jeune fille de vingt ans qui vit encore à l'intérieur de moi. N'empêche, je refuse de me laisser embarquer dans une énième discussion à propos de Marcus.

Je lui ai demandé d'ouvrir les rideaux ; elle a fait la moue avant de passer à un autre de ses sujets de prédilection : la probabilité qu'on ait de la neige à Noël et les dégâts que cela provoquerait chez les arthritiques. J'ai réagi selon ce qu'elle attendait de moi, mais je ne pensais qu'à la lettre posée sur mes genoux ; je me demandais à quoi m'attendre devant cette écriture fine et nerveuse, ces timbres étrangers, les bords de l'enveloppe adoucis par un long périphe.

— Si vous voulez, je vous la lis, m'a proposé Sylvia en donnant une ultime tape à mon oreiller. Histoire de ne pas trop vous fatiguer les yeux.

— Non, merci. En revanche, si vous pouviez me passer mes lunettes...

Une fois Sylvia partie (non sans avoir promis de revenir pour m'aider à m'habiller quand elle aurait fini sa tournée), j'ai sorti la lettre de son enveloppe. Mes mains tremblaient, comme d'habitude. Est-ce qu'il se décidait enfin à rentrer au bercail ?

Mais la lettre n'était pas du tout de Marcus. Une jeune femme qui tournait un film historique me demandait de vérifier ses décors, de me remémorer des choses, des lieux remontant à un passé lointain. Comme si, justement, je n'avais pas toute ma vie feint d'avoir oublié !

Je n'en ai pas tenu compte. Je l'ai tranquillement et soigneusement repliée, et je l'ai glissée dans un

livre que j'avais depuis longtemps renoncé à lire. Ce n'était pas la première fois qu'on venait me rappeler ce qui s'était passé à Riverton, ce qui était arrivé à Robbie et aux sœurs Hartford. Un jour, j'ai vu la fin d'un documentaire télévisé que regardait Ruth, à propos des poètes de la guerre. Quand le visage de Robbie est apparu, ainsi que son nom en petites lettres au bas de l'écran, j'ai eu un frisson. Mais il ne s'est rien passé. Ruth n'a pas bronché, le commentateur a continué à discourir et moi à essuyer la vaisselle du dîner.

Une autre fois, dans le programme télé, mon œil a été attiré par un nom familier : une émission célébrait soixante-dix ans de cinéma britannique. J'ai noté l'heure avec un tressaillement d'excitation, en me demandant si j'allais oser la regarder. Finalement, je me suis endormie devant. On y parlait très peu d'Emmeline. Quelques photos posées qui ne rendaient pas justice à sa véritable beauté, un extrait d'un film muet, *L'Affaire Vénus*, qui lui donnait une drôle d'allure, avec des joues creuses et des mouvements saccadés dignes d'une marionnette. Aucune allusion aux autres films, ceux qui ont failli déclencher le scandale. Mais, de nos jours, plus rien n'est interdit ; ils sont sans doute considérés comme inoffensifs.

J'avais donc déjà été confrontée à ces souvenirs ; mais la lettre d'Ursula était d'une autre nature. C'était la première fois en plus de soixante-dix ans qu'on m'associait, *moi*, à ces événements ; oui, pour la première fois on se rappelait qu'une jeune personne nommée Grace Reeves avait été présente, cet été-là, à Riverton. Tout à coup je me sentais vulnérable, montrée du doigt. Coupable.

J'étais bien décidée : cette lettre resterait sans réponse.

Et je m'en suis tenue à ma résolution.

Seulement voilà. Un curieux processus s'est amorcé. Les souvenirs consignés depuis une éternité dans les coins les plus reculés de ma tête ont commencé à s'insinuer par les fissures de ma mémoire. Des images ont surgi, bien découpées, comme si je n'en étais pas séparée par une existence entière. Alors, après les premières gouttes éparées, cela a été le déluge. Des conversations entières, ressuscitées mot pour mot, avec toutes leurs nuances ; des scènes qui se jouaient devant mes yeux, comme extraites d'un film.

Je me suis surprise moi-même. Alors que les mites ont dévoré des pans entiers de mes souvenirs récents, je découvre que le passé lointain, lui, est clair et net. Ils ont tendance à revenir souvent me rendre visite, ces spectres du passé, et je constate avec étonnement qu'ils ne me dérangent pas outre mesure. En tout cas, pas autant que je l'aurais cru. Au contraire, les fantômes que j'ai fuis toute ma vie m'apportent un certain réconfort ; je les accueille volontiers, je les attends même avec impatience, comme Sylvia attend les séries télévisées dont elle me parle tout le temps (elle se dépêche de finir son service pour aller les regarder en bas, dans la salle commune). J'avais oublié, je crois, qu'il y avait des souvenirs lumineux au milieu de toute cette noirceur.

Quand la seconde lettre est arrivée, la semaine dernière, avec la même écriture anguleuse, le même papier doux au toucher, j'ai su que cette fois j'allais accepter de les examiner, ces fameux décors. Ursula avait éveillé ma curiosité et c'était

une sensation que je n'avais pas éprouvée depuis longtemps. On n'a plus tellement l'occasion d'être curieuse à quatre-vingt-dix-huit ans ; je souhaitais la rencontrer, cette jeune femme qui voulait ramener à la vie tous ces gens et se passionnait tant pour leur histoire.

Alors je lui ai répondu, j'ai chargé Sylvia de poster la lettre et nous sommes convenues d'un rendez-vous.

Le petit salon

Mes cheveux, qui ont toujours été très clairs, sont à présent blancs comme de la barbe à papa, et très longs. Très fins, aussi – chaque jour plus fins, me semble-t-il. Ils sont ma seule vanité, et Dieu sait que je n'ai plus d'autre orgueil, maintenant. Je ne les ai pas coupés depuis longtemps – 1989. J'ai de la chance que Sylvia aime les brosser, avec autant de douceur, et les tresser jour après jour. Elle n'y est pas tenue et je lui en suis très reconnaissante. Il faut que je pense à la remercier, d'ailleurs.

J'en aurais eu l'occasion ce matin, mais j'ai oublié, tant j'étais excitée. C'est à peine si j'ai pu boire le jus de fruit qu'elle m'a apporté. Tout à coup, le flot d'énergie nerveuse qui m'avait habitée toute la semaine me nouait l'estomac. C'est arrivé du jour au lendemain.

Sylvia m'a aidée à enfiler ma robe neuve, couleur pêche – celle que Ruth m'a offerte pour Noël –, et à échanger mes pantoufles contre des chaussures de ville qui restent le plus souvent au fond de mon placard. Le cuir en est encore rigide, et elle a dû forcer un peu pour que mes pieds y entrent, mais tel est le prix à payer pour paraître

respectable. Trop vieille pour changer mes habitudes, je ne peux me résoudre, comme les autres pensionnaires, à sortir en chaussons.

Le fard a redonné un peu de vie à mes joues, mais j'ai bien veillé à ce que Sylvia n'en mette pas trop. J'ai peur de ressembler à un mannequin des pompes funèbres. Et on a vite fait de basculer dans l'excès : une touche de rouge suffirait, tant le reste de ma personne est pâle et menu.

J'ai passé non sans effort le médaillon autour de mon cou ; son élégance très XIX^e détonnait avec mes vêtements. Je l'ai soigneusement placé en m'émerveillant de ma propre audace et en anticipant la réaction de Ruth.

J'ai baissé les yeux sur le petit cadre en argent qui orne ma table de chevet. Il contient une photo de mon mariage. Je préférerais m'en passer (c'était il y a si longtemps, et cela a duré si peu – pauvre John !) mais c'est une concession à Ruth. Cela lui fait plaisir, je crois, de s'imaginer que je rêve toujours de son père.

Sylvia m'a accompagnée au « petit salon » – j'ai encore du mal à lui donner ce nom pompeux –, où l'on sert le petit déjeuner, et où j'étais censée attendre Ruth, qui avait accepté (« à contrecœur ») de me conduire aux studios de Shepperton. J'ai demandé à Sylvia de me trouver une place isolée, à la table d'angle, et d'aller me chercher un jus de fruit ; puis j'ai relu la lettre d'Ursula.

Ruth est arrivée à 8 h 30 précises. Elle trouve peut-être cette expédition malvenue mais cela ne l'empêche pas d'être ponctuelle – comme toujours. On dit que les enfants nés en des temps éprouvants ne se défont jamais d'un certain air mortifié ; Ruth, venue au monde pendant la Seconde Guerre

mondiale, ne fait pas exception à la règle. Elle est tout le contraire de Sylvia (elles n'ont pourtant que quinze ans d'écart), qui se promène en jupe moulante, rit trop fort et change de couleur de cheveux à chaque petit ami.

Ce matin-là, coiffée et maquillée avec soin, Ruth a traversé le « petit salon » dans une tenue impeccable mais avec une rigidité de poteau télégraphique.

— Bonjour, maman, m'a-t-elle dit en effleurant ma joue de ses lèvres froides. Tu as fini ?

Elle a jeté un œil sur le verre à moitié vide devant moi.

— J'espère que tu ne t'es pas contentée de ça. On va sûrement avoir droit aux embouteillages du matin, et on n'aura pas le temps de s'arrêter pour manger. Tu as besoin d'aller aux toilettes avant de partir ? m'a-t-elle demandé après avoir consulté sa montre.

J'ai secoué la tête. Depuis quand était-ce moi l'enfant et elle la mère ?

— Tu as mis le médaillon de papa ; je ne l'avais pas vu depuis une éternité.

Elle l'a légèrement redressé, avec un hochement de tête approbateur.

— Il avait l'œil, pour ces choses-là, hein ?

J'ai acquiescé, touchée de constater avec quelle ingénuité sont acceptées les contrevérités qu'on raconte aux enfants. J'ai ressenti une bouffée d'affection pour ma fille et ai dû réprimer mon éternelle culpabilité de mère – ce sentiment qui refait surface quand je contemple son visage anxieux.

Elle a pris mon bras et placé ma canne dans ma main. Les autres pensionnaires préfèrent souvent les déambulateurs, voire les fauteuils roulants

motorisés, mais moi je me débrouille encore bien avec une canne ; de toute façon, je tiens à mes habitudes, et je ne vois pas l'intérêt d'en changer.

Une bonne fille, cette Ruth. Solide, fiable. Aujourd'hui elle s'est habillée comme pour aller chez son médecin ou son avocat. D'ailleurs, ça ne m'étonne pas. Elle veut faire bonne impression, montrer à cette réalisatrice que sa mère a peut-être un passé douteux, mais qu'elle-même, Ruth Bradley McCourt, est une respectable représentante de la classe moyenne, non mais.

Nous avons roulé un moment en silence, puis Ruth a mis la radio et cherché une station. Elle a des doigts de vieille dame, avec des articulations gonflées – elle a dû peiner à enfiler ses bagues, ce matin. Étonnant de voir vieillir sa propre fille. J'ai regardé mes mains, jointes sur mes genoux. Ces mains qui, jadis, se sont tant affairées, que ce soit pour accomplir des tâches subalternes ou au contraire complexes, sont à présent grises, molles, inertes. Ruth a finalement jeté son dévolu sur une station diffusant de la musique classique. Le présentateur a commencé par raconter son week-end par le menu, pour passer ensuite du Chopin. Quelle coïncidence ! Justement la *Valse en ut dièse mineur* !

Ruth s'est garée devant une série d'immenses bâtiments blancs, carrés comme des hangars à avions. Après avoir coupé le contact, elle est restée un moment à regarder droit devant elle, les lèvres pincées. Puis :

— Je me demande pourquoi tu te sens obligée de faire ça. Avec tout ce que tu as réalisé dans ton existence ! Tes voyages, tes études, ta vie de

mère... À quoi bon raviver le souvenir de ce que tu as été *avant* ?

Elle n'attendait pas de réponse, je ne lui en ai pas donné. Elle a poussé un brusque soupir, sauté à terre et récupéré ma canne dans le coffre. Puis, sans un mot, elle m'a aidée à descendre de voiture.

Une jeune femme blonde nous attendait – toute menue, avec de longs cheveux raides et une frange épaisse. Le genre qu'on pourrait qualifier de banal si elle n'avait de superbes yeux sombres qui mériteraient de figurer dans un portrait – un regard profond, expressif, avec un reflet moiré évoquant la peinture fraîche.

Elle a accouru à notre rencontre, souriante, et a pris aussitôt ma main.

— Je suis Ursula. Enchantée que vous ayez pu venir, madame Bradley.

— Appelez-moi Grace, je vous en prie, ai-je dit avant que Ruth ne lui demande de me donner mon titre de professeur.

— Eh bien, Grace, vous n'imaginez pas à quel point votre lettre m'a fait plaisir !

Elle avait l'accent anglais, ce qui m'a étonnée, compte tenu de l'adresse qui figurait sur l'enveloppe. Elle s'est tournée vers Ruth.

— Merci infiniment d'avoir fait office de chauffeur.

J'ai senti Ruth se raidir à mes côtés.

— Je ne pouvais tout de même pas laisser maman prendre le bus toute seule.

Ursula a ri ; heureusement, les jeunes prennent facilement le manque d'amabilité pour de l'humour.

— Entrez, entrez, on gèle, ici. Excusez la frénésie ambiante, on commence à tourner la semaine

prochaine et, comme rien n'est prêt, c'est la panique. J'espérais que vous pourriez faire la connaissance de la décoratrice, mais elle a dû aller à Londres chercher je ne sais quel tissu. Si vous êtes encore là à son retour, peut-être... Faites attention en passant la porte, il y a une petite marche.

Ruth et Ursula m'ont fait entrer avec mille manières dans une espèce d'antichambre, puis dans un couloir mal éclairé, jalonné de portes. Certaines étaient entrouvertes et j'apercevais au passage des individus assis devant des écrans d'ordinateurs allumés. Ça ne ressemblait pas du tout aux plateaux de tournage que j'avais visités du temps d'Emmeline.

— Nous y voilà, a annoncé Ursula devant la dernière porte. Venez, je vais vous préparer une bonne tasse de thé.

Et, dès le seuil franchi, je me suis retrouvée aspirée par mon passé.

C'était le petit salon de Riverton. Jusqu'au papier peint, qui était identique. Le modèle Art nouveau de chez Silver Studios, « Tulipes écarlates », flamboyant neuf, tel que le jour où les tapissiers étaient venus de Londres pour le poser. Au milieu, devant la cheminée, un fauteuil Chesterfield drapé de soieries indiennes en tout point pareilles à celles que le grand-père de Hannah et d'Emmeline, lord Ashbury, avait rapportées de l'étranger quand il était jeune officier de marine. La pendule de bateau était à sa place sur la cheminée, à côté du chandelier en cristal de Waterford. On s'était donné beaucoup de mal pour la reproduire à l'identique, mais elle clamait l'imposture à chaque

tic-tac. Aujourd'hui encore, quelque quatre-vingts ans plus tard, j'entends encore le vrai son de cette pendule, sa façon insistante de marquer le passage du temps, avec patience, assurance et froideur, comme si, d'une certaine manière, elle savait déjà, à l'époque, que le temps n'était pas l'ami des habitants du château.

Ruth m'a installée dans un coin du vaste fauteuil Chesterfield. J'avais conscience de l'activité fébrile qui régnait autour de moi ; des gens transportaient d'énormes éclairages montés sur des pattes d'insecte ; un rire s'élevait je ne sais où.

J'ai repensé à la dernière fois où j'avais mis les pieds dans le vrai petit salon : le jour où j'avais quitté Riverton à jamais.

C'est à Teddy que je l'avais annoncé. Ça ne lui avait pas fait plaisir, mais il n'avait déjà plus la même autorité ; les événements l'en avaient dépouillé. Il arborait l'expression vaguement ahurie et le teint blafard des commandants de bord qui savent le navire en train de sombrer mais restent impuissants devant la fatalité. Il m'avait demandé de rester, il m'avait même implorée, non pas pour lui, mais par loyauté envers Hannah, avait-il précisé. Et j'avais failli céder. Il s'en était fallu de peu.

Ruth a exercé une légère pression sur mon bras.

— Maman ? Ursula te parle.

— Excusez-moi, je n'ai pas entendu.

— Maman est un peu dure d'oreille. À son âge, ce n'est pas étonnant. J'ai bien essayé de l'emmenner chez l'ORL, mais elle est têtue.

Têtue, ça, je veux bien l'admettre. En revanche, je ne suis pas dure d'oreille, et je n'aime pas qu'on me croie sourde ; je n'y vois rien sans mes lunettes, je me fatigue facilement, j'ai perdu toutes mes

dents et je ne tiens le coup que grâce à un tas de médicaments, d'accord, mais j'entends toujours aussi bien. C'est juste qu'avec l'âge j'ai appris à n'écouter que ce que j'ai envie d'entendre.

— Je disais simplement, madame Bradley – euh, Grace –, que ça doit vous faire un drôle d'effet de vous retrouver sur les lieux. Enfin... presque. Ça doit raviver un tas de souvenirs, non ?

— En effet. Vous avez raison.

— Je m'en réjouis. J'y vois le signe que nous avons deviné juste.

— Oh, ça oui !

— Y a-t-il des choses qui ne vous paraissent pas à leur place ? Quelque chose que nous aurions oublié ?

J'ai reporté mon attention sur le décor. Chaque détail était méticuleusement reproduit, jusqu'aux armoiries jouxtant la porte, celle du milieu représentant le même chardon écossais que mon médaillon.

Pourtant, il manquait quelque chose. En dépit de sa fidélité à l'original, le décor était curieusement dépourvu d'atmosphère ; on aurait dit une salle de musée – intéressante, mais sans vie.

C'était normal. Les années 1920 sont encore très présentes dans ma mémoire, mais, pour les décorateurs du film, c'est de l'histoire ancienne. Leur restitution à l'identique exige autant de recherches et d'attention aux détails que la reconstruction d'un château médiéval.

Ursula guettait mon verdict.

— C'est parfait, ai-je articulé. Tout est à sa place. C'est là qu'elle m'a fait sursauter.

— Sauf la famille.

— Oui, ai-je renchéri. Sauf la famille.

L'espace d'un instant, je les ai vus : Emmeline vautrée sur le canapé, tout en jambes et en cils, Hannah s'absorbant, les sourcils froncés, dans un des ouvrages de la bibliothèque, Teddy arpentant le tapis de Bessarabie...

— On devait bien s'amuser avec Emmeline, non ? a demandé Ursula.

— Oui.

— Quand j'ai entrepris mes recherches, elle ne m'a donné aucun mal. Je suis tombée sur son nom dans toutes les rubriques « potins mondains », plus la correspondance et les journaux intimes de tous les beaux partis de l'époque, ou presque !

— Oui, ai-je acquiescé. Elle a toujours eu beaucoup de succès.

Elle m'a regardée par-dessous sa frange.

— En revanche, il a été plus difficile de reconstituer le personnage de Hannah.

— Ah bon ?

— Elle reste un peu mystérieuse. Pourtant, on parle aussi d'elle dans les journaux. Elle a eu son lot d'admirateurs. Mais on dirait que rares sont les gens qui l'ont vraiment connue. On l'admirait, parfois même on l'encensait, mais on ne savait pas qui elle était vraiment.

J'ai repensé à Hannah. Belle, intelligente, pleine d'aspirations...

— Elle n'était pas facile à cerner.

— Oui, c'est l'impression que j'ai eue.

Ruth, qui n'en avait pas perdu une miette, a remarqué :

— L'une des deux a épousé un Américain, non ?

Je l'ai regardée, étonnée. Elle qui mettait toujours un point d'honneur à *tout* ignorer des Hartford ! Elle a soutenu mon regard.

— Je me suis renseignée, figure-toi.

C'était bien son genre, de potasser le sujet pour l'occasion, même s'il ne lui inspirait que du dégoût.

Elle s'est retournée vers Ursula pour enchaîner avec circonspection :

— Elle s'est mariée après la guerre, je crois. C'était laquelle, déjà ?

— Hannah.

C'était fait. J'avais prononcé son prénom à voix haute.

— Et l'autre sœur ? a poursuivi Ruth. Emmeline... Elle ne s'est jamais mariée ?

— Non, ai-je répondu. Mais elle a été fiancée.

— Plusieurs fois, même, a commenté Ursula en souriant. Apparemment, elle a eu du mal à se décider.

Pourtant, elle a choisi. Oui, pour finir elle a choisi.

— J'imagine qu'on ne saura jamais ce qui s'est vraiment passé ce soir-là, a ajouté Ursula.

— Non.

Mes pauvres pieds commençaient à ne plus supporter le cuir de mes souliers. Ils allaient gonfler et Sylvia pousserait les hauts cris avant de m'obliger à les baigner.

Alors Ruth s'est redressée sur son siège.

— Mais vous, ai-je repris, vous devez bien le savoir, mademoiselle, puisque vous en faites un film.

— Disons que je connais l'histoire dans les grandes lignes. Mon arrière-grand-mère était à Riverton ce jour-là (elle était apparentée aux Hartford par alliance), et c'est un peu une légende dans la famille. Cette aïeule en a parlé à ma grand-mère, laquelle en a parlé à ma mère, qui m'en a parlé. Un certain nombre de fois, d'ailleurs. Et ça

m'a marquée. J'ai toujours su qu'un jour je porterais cette histoire à l'écran. Mais dans toutes les histoires demeurent des zones d'ombre... J'ai des dossiers énormes – les rapports de police et les journaux ne sont pas avares de détails –, mais rien de première main. Je me doute que toute l'affaire a été censurée. Et malheureusement, les deux témoins du suicide sont morts depuis des années.

— Un peu morbide à mon goût, comme sujet de film, a déclaré Ruth.

— Au contraire, c'est passionnant ! L'étoile montante de la poésie anglaise qui se donne la mort une nuit, au bord d'un lac, lors d'une grande soirée offerte par la haute société, avec pour seuls témoins deux sœurs ravissantes qui ne se sont plus jamais adressé la parole ! L'une étant sa fiancée et l'autre son amante, si l'on en croit la rumeur. Quoi de plus romantique ?

Je me suis un peu détendue. *Bon, le secret est toujours bien gardé. Ursula ignore ce qui s'est passé. D'ailleurs, comment aurait-elle pu le savoir ? Et de toute façon, quelle était cette loyauté de ma part ? Pourquoi accordais-je encore de l'importance, après toutes ces années, à ce que pensaient les gens ?*

Mais, en fait, cela aussi je le savais. C'était de naissance, en quelque sorte. Hamilton me l'avait dit le jour de mon départ, en haut de l'escalier de service où je m'étais arrêtée un moment avec le sac contenant tout ce que je possédais. Pendant que Mme Townsend pleurait dans la cuisine, il m'avait dit que j'avais ça dans le sang, comme ma mère avant moi et ses parents avant elle ; que je faisais une bêtise en m'en allant, en renonçant à une si bonne place dans une grande maison. Il

avait déploré le déclin actuel de la loyauté et de l'orgueil nationaux, et juré que jamais il ne laisserait cela s'introduire à Riverton. On n'avait tout de même pas versé son sang et gagné la guerre pour voir disparaître les valeurs traditionnelles !

Sur le moment il m'avait fait pitié tant il était rigide, certain qu'en tournant le dos à la domesticité j'allais sombrer dans la déchéance matérielle et morale. Beaucoup plus tard, j'ai compris qu'en réalité il avait peur ; la société changeait à un rythme trop rapide, trop implacable pour lui, et l'ère nouvelle qui menaçait de le rattraper lui donnait le vertige. Il cherchait à se raccrocher aux coutumes et certitudes de l'ancien temps.

Mais, en fin de compte, c'est lui qui avait raison. Pas sur tous les points – il se trompait notamment quant à mes finances et à ma moralité, qui n'ont pas souffert de mon départ de Riverton ; mais, quelque part au fond de moi-même, je n'en suis jamais tout à fait partie. Ou, plutôt, c'est la maison qui a refusé de me laisser partir. Pendant des années, l'odeur de la cire Stubbins & Co., le crissement des pneus sur le gravier, un certain son de clochette... et tout à coup j'avais à nouveau quatorze ans ; fatiguée par ma longue journée de travail, je buvais mon chocolat chaud à petites gorgées pendant que Hamilton nous déclamait des passages choisis du *Times* (ceux qu'il estimait convenir à nos oreilles sensibles). Nancy accueillait d'un froncement de sourcils tel ou tel commentaire irrévérencieux prononcé par Albert, et Mme Townsend ronflait doucement dans le fauteuil à bascule, son tricot posé sur son sein généreux...

— Ah, voilà le thé. Merci, Tony, dit Ursula.

Un jeune homme venait de faire son apparition à mes côtés ; il serrait dans ses mains un plateau improvisé, chargé de tasses dépareillées, avec un vieux pot à confiture qui faisait office de sucrier. Il l'a déposé sur une table basse et Ursula a fait le service. Ruth m'a donné ma tasse.

— Qu'est-ce qu'il y a, maman, ça ne va pas ? m'a-t-elle demandé en sortant un mouchoir pour l'approcher de mon visage.

J'ai senti alors que j'avais les joues humides.

C'était l'arôme du thé qui avait tout déclenché. Et le fait de me retrouver dans cette pièce, ce fauteuil. Le poids des souvenirs lointains. Des secrets depuis longtemps enfouis. La collision entre passé et présent.

— Grace ? Je peux faire quelque chose ? Vous voulez que je baisse le chauffage ?

Cette fois, c'était Ursula.

— Il va falloir que je la ramène à la maison, a dit Ruth. Je savais bien que ce n'était pas une bonne idée. Tout ça, c'est beaucoup trop pour elle.

Et c'était vrai, j'avais envie de rentrer. À la maison. J'ai senti qu'on me remettait sur pied, qu'on me donnait ma canne. Des voix tourbillonnaient autour de moi.

— Pardon, ai-je dit. C'est juste que je suis très fatiguée.

Si fatiguée. C'était si loin, tout ça...

Mes pieds douloureux en avaient assez d'être comprimés. Une main – celle d'Ursula peut-être – s'est tendue pour me soutenir. Une bouffée d'air froid a giflé mes joues mouillées de larmes.

Puis je me suis retrouvée dans la voiture de Ruth, face au défilé des maisons, des arbres, des panneaux de signalisation.

— Ne t'inquiète pas, maman, c'est fini maintenant. Je m'en veux. Je n'aurais jamais dû accepter de t'emmener là-bas.

J'ai posé une main sur son bras et senti sa tension.

— J'aurais dû me fier à mon instinct, a-t-elle poursuivi. Que j'ai été bête !

J'ai fermé les yeux en écoutant la vibration du chauffage, le battement régulier des essuie-glaces, le ronron de la circulation.

— C'est ça, repose-toi, a repris Ruth. Je te ramène à la maison. Tu n'auras plus jamais besoin d'y retourner.

J'ai souri. Je me sentais partir à la dérive.

Trop tard. Je suis déjà « à la maison ». Je viens d'y rentrer.

The Braintree Daily Herald

17 JANVIER 1925

La jeune beauté tuée dans l'accident
d'automobile a été identifiée.

Elle était de la région.

On nous confirme que la personne mortellement blessée dans l'accident survenu hier matin sur la route de Braintree était une ravissante actrice de cinéma originaire de notre région. Mlle Emmeline Hartford (21 ans) – qui, étant la petite-fille de lord Ashbury, pouvait prétendre au titre d'« honorable » – faisait partie d'un groupe de quatre personnes qui se rendaient de Londres à Colchester. Le véhicule a quitté la route et heurté l'un des chênes séculaires. Mlle Hartford est la seule à avoir trouvé la mort dans l'accident. Les autres passagers ont subi des blessures sans gravité mais ont néanmoins été transportés à l'hôpital d'Ipswich pour y recevoir des soins appropriés.

Le petit groupe était attendu à Godley House, la maison de campagne de Mme Frances Vickers, amie d'enfance de Mlle Hartford, dimanche après-midi. Ne voyant pas arriver ses invités, Mme Vickers a alerté les autorités.

Une enquête sera diligentée afin de déterminer la cause de l'accident. À l'heure actuelle, il n'est pas possible de dire si le conducteur de l'automobile sera inculpé. Selon certains témoins, la tragédie serait due à la vitesse excessive du véhicule ainsi qu'au verglas.

Mlle Hartford laisse une sœur aînée, l'honorable Mme Hannah Luxton, épouse de M. Theodore Luxton,

député conservateur de Saffron Green. Ni M. Luxton ni sa femme n'ont souhaité faire de commentaire ; toutefois, les avocats de la famille, appartenant au cabinet Gifford & Jones, ont rendu public en leur nom un communiqué faisant part de leur immense douleur et de leur désir que leur intimité soit respectée.

Ce n'est pas la première fois que la tragédie s'abat sur la famille puisque, l'été dernier, Mlle Emmeline Hartford et Mme Hannah Luxton avaient déjà été témoins du suicide de lord Robert Hunter, poète renommé, auteur de deux recueils.

La nursery

Il fait doux ce matin, on sent un avant-goût de printemps ; je suis assise sur le banc du jardin, sous l'orme. L'air frais me fait du bien (d'après Sylvia), alors je reste là à jouer à cache-cache avec le timide soleil hivernal ; j'ai les joues froides et molles.

Depuis un petit moment, je repense au jour où je suis entrée comme domestique à Riverton. Je m'y revois comme si c'était hier. Les années qui m'en séparent se replient comme un éventail et nous sommes à nouveau en 1914. J'ai quatorze ans ; naïve, maladroite, terrifiée, je monte l'escalier en orme impeccablement ciré, derrière Nancy, dont la longue jupe balaie les marches, un étage après l'autre. Je la suis comme je peux, et la poignée de ma valise me fait mal aux doigts.

Arrivée en haut, elle s'est engagée dans un couloir sombre, bas de plafond, et a fini par s'arrêter en claquant militairement des talons devant une petite porte. Elle s'est retournée, les sourcils froncés, pour me regarder avancer en claudiquant ; ses yeux rapprochés étaient aussi noirs que ses cheveux.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? a-t-elle lancé dans un anglais qui cachait mal son accent irlandais. On ne m'avait pas prévenue que vous étiez mollassonne. En tout cas, Mme Townsend ne m'en a rien dit.

— Je ne suis pas mollassonne. C'est juste que ma valise est lourde.

— En voilà, des manières ! On n'a jamais vu ça ici. Comment voulez-vous être une femme de chambre compétente si vous êtes incapable de porter une valise sans lambiner ? Vous n'avez pas intérêt à ce que M. Hamilton vous voie traîner la brosse à tapis comme un sac de farine.

Elle a poussé la porte. La chambre était petite et chichement meublée – un lit en fer, deux commodes, deux chaises ; bizarrement, il y flottait une odeur de pomme de terre. Mais, pour moitié, c'était ma chambre.

— Vous prendrez ce côté-là, m'a-t-elle ordonné en indiquant le bord du lit le plus éloigné de la porte. Moi je me mets ici, et je vous serais reconnaissante de ne toucher à rien.

Elle a passé le bout de ses doigts sur sa commode : un crucifix, une bible, une brosse à cheveux.

— Ici, on ne veut pas de doigts poisseux. Et maintenant, déballez vos affaires, mettez-vous en tenue et descendez à l'office, qu'on vous mette au travail. N'allez pas traînasser, surtout ! Et, pour l'amour du ciel, ne mettez pas les pieds hors des quartiers des domestiques. Aujourd'hui le déjeuner sera servi à midi car les petits-enfants de Monsieur arrivent, et on est déjà en retard pour faire les chambres. Alors ne m'obligez pas à vous chercher partout, je n'ai pas besoin de ça.

— Oui, mademoiselle Nancy, ai-je répondu, piquée au vif.

— Oui, eh bien, nous verrons. Je leur dis qu'il me faut une nouvelle bonne, et qu'est-ce qu'on m'envoie ? Une gamine sans expérience, sans références, et visiblement du genre à traîner.

— Je ne suis pas...

— Suffit ! Mme Townsend prétend que votre mère était compétente et rapide, et que les chats ne font pas des chiens, mais ce que je dis, moi, c'est que vous avez intérêt à lui donner raison. Parce que Madame ne tolérera pas que les gamines dans votre genre se mettent en tête de lambiner, et moi non plus.

Elle a conclu sa tirade en rejetant la tête en arrière d'un air désapprobateur et m'a laissée toute seule dans la pénombre de la chambrette sous les combles. J'ai écouté s'éloigner le bruissement de ses jupes.

Enfin seule face à la respiration du château, je suis allée fermer la porte, sur la pointe des pieds ; puis je me suis retournée pour contempler mon nouveau chez-moi.

Il n'y avait pas grand-chose à voir. J'ai caressé le pied du lit – en baissant la tête à cause de la pente du toit. Une couverture grise était disposée à l'extrémité du matelas ; une main experte en avait repris un coin. Au mur, un petit tableau, unique élément décoratif de la pièce : une scène de chasse assez primaire, un cerf au flanc sanguinolent. J'ai détourné les yeux de l'animal agonisant.

Je me suis assise sans bruit, en veillant à ne pas chiffonner le drap de dessous. Le grincement des ressorts m'a fait sursauter et, coupable, j'ai senti mes joues s'empourprer.

Une étroite fenêtre laissait pénétrer un rai de lumière poussiéreuse. Je suis montée à genoux sur la chaise pour regarder dehors.

La mansarde, en hauteur, donnait sur l'arrière de la maison. Au-delà de la roseraie et des treillages, on voyait jusqu'à la fontaine, côté sud. Derrière, je le savais, se trouvaient le lac et, de l'autre côté, le village et la ferme où j'avais passé les quatorze premières années de ma vie. J'ai imaginé maman assise à la fenêtre de la cuisine, l'endroit le plus clair de la maison, courbée sur les habits qu'elle avait à repriser.

Comment s'en sortait-elle, toute seule ? Son état s'était aggravé ces derniers temps. Plus d'une nuit je l'avais entendue geindre dans son lit : sous la peau, tous les os de son dos se contractaient douloureusement. Certains matins, elle avait les doigts si raides que je devais les masser sous l'eau chaude, sans quoi elle ne pouvait même pas prendre une bobine de fil dans sa boîte à couture. Mme Rodgers, une femme du village, avait accepté de lui rendre quotidiennement visite, et le chiffonnier passait deux fois par semaine ; mais elle allait quand même se retrouver très seule. Il y avait peu de chances qu'elle y arrive sans moi, avec tout ce raccommodage à faire. Comment allait-elle gagner sa vie ? Je l'aiderais avec mon maigre salaire, bien sûr, mais peut-être aurais-je mieux fait de rester à ses côtés ?

C'était elle qui avait insisté pour que j'offre mes services à Riverton. J'y étais opposée mais elle n'avait rien voulu entendre. Elle se bornait à secouer la tête en disant qu'elle était mieux placée pour savoir où était mon intérêt. Elle avait appris qu'on cherchait une femme de chambre,

et je correspondais au profil, elle en était sûre. Comment en avait-elle eu vent ? Mystère ! Ma mère et ses sempiternelles cachotteries...

« Et puis c'est tout près, avait-elle ajouté. Tu pourras me donner un coup de main les jours de congé. »

Mon expression avait dû trahir mes doutes car elle m'avait effleuré la joue. C'était un geste inhabituel chez elle, je ne m'y attendais pas. L'effet de surprise causé par sa peau rêche, le bout de ses doigts marqué par les piqûres d'aiguille, m'avait fait tressaillir.

« Là, là, mon petit. Tu savais bien qu'un jour tu devrais te trouver une place. C'est la meilleure solution pour toi ; une occasion en or. Tu verras. Il n'y a pas beaucoup de grandes maisons qui prendraient une fille aussi jeune. Lord Ashbury et lady Violet sont des gens bien. Quant à M. Hamilton, il a l'air sévère comme ça, mais c'est la probité incarnée. Même chose pour Mme Townsend. Travaille dur, obéis aux ordres, et tu n'auras jamais d'ennuis. »

Après m'avoir fortement pincé la joue entre deux doigts tremblants, elle avait ajouté :

« Et surtout, Gracie... reste à ta place. C'est en oubliant cette règle que beaucoup de filles se retrouvent dans le pétrin. »

J'avais promis. Le samedi suivant, je grimpais péniblement la colline du château pour, dans mes habits du dimanche, me présenter devant lady Violet.

Celle-ci m'a expliqué que la maisonnée était paisible et peu nombreuse : son époux, lord Ashbury – qui passait le plus clair de son temps à s'occuper de ses terres et à fréquenter ses cercles –, et

elle-même. Leurs deux grands fils, le commandant Jonathan et M. Frederick, avaient quitté la maison pour fonder leur propre famille, mais venaient parfois leur rendre visite ; si je travaillais bien et qu'on décide de me garder, je ne manquerais donc pas de les voir. Comme il n'y avait que deux résidents permanents à Riverton, on se passait d'intendant ; la gestion de la maison était entre les mains du majordome, M. Hamilton ; la cuisinière, Mme Townsend, était chargée des comptes de la cuisine. Si ces deux-là étaient contents de moi, elle-même n'aurait pas besoin d'autres recommandations pour me garder.

Elle a marqué une pause, le temps de me dévisager, et je me suis sentie piégée comme une souris dans un bocal. J'ai pris conscience du bas de ma robe marqué par les ourlets successifs, de la petite reprise de mes bas, qui s'usaient à force de frotter contre mes souliers, de mon cou trop long, de mes oreilles trop grandes.

Puis elle a battu des cils, et ses lèvres ont dessiné un mince sourire qui a transformé ses yeux en croissants de glace.

« Ma foi, vous avez l'air propre, et M. Hamilton m'assure que vous savez coudre. »

Comme j'acquiesçais en silence, elle a gagné son secrétaire tout en laissant courir avec légèreté le bout de ses doigts le long de la méridienne.

« Et votre mère, comment se porte-t-elle ? m'a-t-elle demandé sans se retourner. Vous saviez qu'elle avait servi ici ? »

J'ai répondu qu'en effet j'étais au courant, et que maman se portait bien, merci.

J'avais dû dire ce qu'il fallait, parce qu'elle m'a offert quinze livres par an en me demandant de

commencer dès le lendemain, avant de sonner Nancy pour qu'elle vienne me chercher.

Je me suis éloignée du carreau non sans essuyer la marque qu'y avait laissée mon haleine.

Ma valise était là où je l'avais lâchée, près du côté du lit réservé à Nancy. Je l'ai traînée vers ce qui serait désormais ma commode ; fuyant du regard le cerf sanguinolent figé dans l'horreur de ses derniers instants, j'ai rangé mes affaires dans le premier tiroir : deux jupes, deux chemisiers et des bas noirs que maman m'avait fait repriser pour qu'ils me tiennent chaud l'hiver. Puis, le cœur battant, j'ai déballé mon bagage secret après avoir lancé un coup d'œil à la porte pour m'assurer que personne ne venait.

Il consistait en trois volumes à la couverture verte, écornée et ornée de titres en lettres d'or fanées. Je les ai cachés au fond du tiroir du bas, en les recouvrant de mon châle, que j'ai pris soin de replier de manière à les recouvrir entièrement. Car M. Hamilton avait été bien clair : à part la Bible, tous les livres étaient potentiellement indécents, donc soumis à son approbation préalable, sous peine de confiscation. Je n'avais rien d'une rebelle – on peut même dire qu'en ce temps-là j'étais animée par un sens du devoir infailible ; mais vivre sans Sherlock Holmes et le Dr Watson, ça, c'était impensable.

J'ai poussé ma valise sous le lit.

Un uniforme était suspendu à un crochet derrière la porte : jupe noire, tablier blanc, bonnet bordé de dentelle ; je l'ai endossé en ayant l'impression d'être une enfant qui vient de découvrir la

garde-robe de sa mère. Le tissu de la jupe était raide et le col m'éraflait le cou parce qu'une autre fille l'avait longtemps porté et qu'il s'était modelé sur sa corpulence. Tandis que je nouais mon tablier, une toute petite mite blanche s'est envolée, en quête d'une autre cachette parmi les poutres, et j'ai eu envie d'aller la rejoindre.

Le bonnet en coton blanc était si bien amidonné que le pan au-dessus de mon front tenait tout seul ; je me suis regardée dans la glace de Nancy pour vérifier qu'il ne penchait pas et j'en ai profité pour lisser mes cheveux par-dessus mes oreilles comme me l'avait appris maman. La fille dans le miroir a intercepté mon regard et je me suis dit qu'elle avait l'air bien sérieuse.

Sylvia vient de m'apporter une tasse de thé fumant et une part de tarte au citron. Elle prend place à mes côtés sur le banc en métal puis sort un paquet de cigarettes après un coup d'œil en direction des bureaux. (Curieux que mon prétendu besoin de prendre l'air coïncide invariablement avec son besoin de s'accorder une pause tabac.) Elle m'en offre une, que je refuse, comme toujours, et elle déclare, comme à chaque fois :

— À votre âge, ça vaut mieux. Je la fumerai à votre place, d'accord ?

Sylvia a belle allure aujourd'hui (elle a changé de coiffure) ; je le lui dis. Elle souffle un jet de fumée et secoue la tête ; une longue queue-de-cheval balaie son épaule.

— Je me suis fait poser un postiche. Ça faisait une éternité que j'en avais envie, alors je me suis dit : ma grande, la vie est trop courte, on n'a pas le droit d'être terne. On dirait des vrais, non ?

Comme je ne réponds pas tout de suite, elle croit à une marque d'assentiment.

— Eh bien, c'est normal : ce sont des vrais ! Comme pour les stars. Tenez, touchez.

— Ça alors, dis-je en caressant ladite queue-de-cheval, qui manque pourtant de finesse.

— De nos jours, on peut tout faire, poursuit-elle en agitant sa cigarette, où je remarque le cercle violet qu'ont laissé ses lèvres. Mais évidemment ça se paie. Heureusement, j'avais mis quelques sous de côté, en cas de besoin.

Elle sourit. Elle a un teint éclatant de prune bien mûre, tout à coup. Je saisis alors la raison de cette transformation. Et ça ne rate pas : bientôt elle sort une photo de la poche de son chemisier.

— Anthony, annonce-t-elle, radieuse.

Je chausse mes lunettes avec ostentation et contemple le portrait d'un moustachu grisonnant, entre deux âges.

— Il a l'air bel homme.

— Ah, si vous saviez, Grace... Il est charmant. On n'a fait que prendre le thé deux ou trois fois mais, cette fois, j'ai un bon pressentiment. C'est un vrai gentleman, vous savez. Pas comme certains que j'ai pu rencontrer. Lui, quand on sort ensemble, il me tient les portes, il m'offre des fleurs et il écarte ma chaise. Un gentleman à l'ancienne.

Cette dernière phrase doit me viser personnellement. Sylvia part du principe que les personnes âgées sont forcément impressionnées par ce qui est passé de mode.

— Et que fait-il dans la vie ?

— Il enseigne au collège du coin. L'histoire et les lettres. Il est drôlement intelligent. Et impliqué dans la vie locale, avec ça : il travaille bénévolement

pour la société historique de la ville. Il dit que c'est son passe-temps préféré, tous ces lords, ces ladies, les ducs et les duchesses. Il sait des tas de choses sur votre famille, celle qui habitait la grande maison sur la colline autrefois.

Elle s'interrompt pour regarder vers les bureaux, les yeux plissés, puis reprend en levant les yeux au ciel :

— Aïe. Voilà la mère Terreur. En ce moment, je suis censée servir le thé. Bertie Sinclair a encore dû se plaindre. Pourtant, si vous voulez mon avis, il aurait plutôt intérêt à y aller mollo sur les biscuits, commente-t-elle en éteignant sa cigarette avant de ranger le mégot dans une boîte d'allumettes. Enfin, « pas de paix pour les impies », comme dit la Bible. Je peux vous apporter quelque chose avant d'aller m'occuper des autres, Grace ? Vous avez à peine touché à votre thé.

Je la rassure : tout va bien ; elle traverse la pelouse d'un pas vif. Ses hanches et sa queue-de-cheval se balancent dans un bel ensemble.

Il est agréable d'être prise en charge, de se faire apporter son thé. J'aime à songer que ce petit luxe, je l'ai bien mérité. Dieu sait que j'ai assez souvent apporté le thé aux autres. Parfois je m'amuse à imaginer comment s'en serait sortie Sylvia si elle avait été domestique à Riverton. La servante muette, obéissante et dévouée, ce n'est pas son genre. Elle est trop culottée ; elle, on ne lui a pas seriné toute sa jeunesse qu'il fallait savoir « rester à sa place ». Non, Nancy n'aurait pas trouvé en Sylvia une apprentie aussi docile que moi.

Cela dit, la comparaison est impropre, je m'en rends compte. Les gens ont tellement changé ! Le xx^e siècle nous a laissés blessés, meurtris. Même

les jeunes privilégiés d'aujourd'hui arborent leur cynisme comme un étendard ; leurs yeux sont vides et ils ont la tête farcie de choses qu'ils n'ont jamais demandé à connaître.

C'est l'une des raisons pour lesquelles je n'ai jamais parlé des Hartford, de Robbie Hunter et de ce qui s'est passé. En quelques occasions, j'ai pensé tout raconter. À Ruth, ou plus probablement à Marcus. Mais je ne sais pourquoi, j'ai toujours eu l'impression que je n'arriverais pas à leur faire comprendre. Comment et pourquoi ça s'est fini comme ça. Je ne saurais pas leur montrer à quel point le monde était différent en ce temps-là.

Bien sûr, les signes avant-coureurs du progrès étaient déjà visibles à l'époque. La Première Guerre a tout changé, à l'office comme aux étages nobles – en bas comme en haut. Nous avons été très choqués quand, après le conflit, les nouveaux membres du personnel sont arrivés les uns après les autres (en général pour repartir presque aussi vite), pleins de discours syndicaux où il était question de salaire minimum et de jours de congé. Jusque-là, le monde nous paraissait absolu, visiblement et intrinsèquement cloisonné.

Le matin de mon arrivée à Riverton, Hamilton m'a convoquée au garde-manger dont il avait la responsabilité, au fond de nos quartiers ; je l'y ai trouvé courbé sur la planche à repasser, où il lissait le *Times*. Il s'est redressé et a remonté sur son long nez busqué la monture de ses lunettes rondes. Mon apprentissage des us et coutumes était si important que, contrairement à ses habitudes, pour assister à notre entretien, Mme Townsend avait abandonné un instant la confection de sa galantine. Hamilton

a inspecté mon uniforme puis, apparemment satisfait, m'a dispensé un cours magistral sur la différence entre « eux » et « nous. »

— N'oubliez jamais, a-t-il entamé avec gravité, que vous avez la chance de servir dans une grande maison. Mais cette aubaine s'accompagne de responsabilités. Votre comportement rejait directement – et dans tous les domaines – sur l'image de la famille, à laquelle vous devez rendre justice en toutes circonstances : il faut garder ses secrets et mériter sa confiance. N'oubliez jamais que Monsieur est mieux placé que vous pour juger. Prenez exemple sur lui et sa famille. Servez-les en silence, avec empressement, et avec reconnaissance. Vous saurez que vous avez bien fait votre travail en constatant qu'il est passé inaperçu.

À ce moment-là, il a regardé fixement par-dessus ma tête, le teint empourpré par l'émotion.

— Grace, n'oubliez jamais l'honneur qu'ils vous font en vous prenant à leur service.

J'imagine ce que Sylvia aurait répondu à cela... En tout cas, elle n'aurait pas entendu ce petit discours de la même oreille que moi ; elle n'aurait pas été aussi touchée par le sentiment fugace d'avoir grimpé un barreau de l'échelle sociale.

En me déplaçant sur le banc, je m'aperçois qu'elle a oublié la photo du nouveau soupirant qui lui fait tourner la tête avec ses préoccupations historiques et nourrit une affection particulière pour l'aristocratie. Je les connais, ceux-là. Ils se constituent des albums de coupures de presse et de photos, élaborent des arbres généalogiques compliqués concernant des gens chez qui ils n'ont pas leurs entrées.

J'ai l'air de les mépriser, mais en réalité il n'en est rien. Le temps a l'art de gommer la réalité des existences pour n'en laisser que de pâles empreintes, et ce phénomène m'intéresse ; je dirais même qu'il m'intrigue. Le sang s'efface, comme l'esprit du temps ; il ne reste bientôt plus que des noms et des dates.

Je referme les yeux. Le soleil s'est déplacé, j'ai les joues tièdes, à présent.

Les habitants de Riverton sont morts depuis si longtemps... Moi, je suis racornie par l'âge ; eux resteront à jamais jeunes et beaux.

Allons bon, voilà que je verse dans la sensiblerie. Bien sûr qu'ils ne sont ni jeunes ni beaux. Ils sont morts et enterrés. Réduits à néant. De simples vues de l'esprit qui revivent brièvement dans la mémoire de ceux qui les ont connus.

Sauf qu'évidemment ceux qui vivent dans les souvenirs des autres ne meurent jamais vraiment.

La première fois que j'ai vu Hannah, Emmeline et leur frère David, ils discutaient des effets de la lèpre sur le visage humain. Ils étaient à Riverton depuis une semaine – pour leur villégiature estivale – mais jusque-là je n'avais capté d'eux que quelques bouffées de rires, et des bruits de pas précipités qui tatouaient le vénérable squelette de la vieille demeure.

Nancy avait décrété qu'on ne pouvait pas me laisser côtoyer la haute société – fût-elle juvénile –, car je n'étais pas assez expérimentée ; elle ne me confiait donc que des tâches qui me tenaient à l'écart des visiteurs. Pendant que les autres domestiques se préparaient à l'arrivée des hôtes adultes,

une quinzaine de jours plus tard, je m'étais vu confier la nursery.

En théorie, les représentants de la jeune génération étaient trop grands pour bénéficier d'une nursery, m'avait dit Nancy, et peut-être n'y mettraient-ils pas les pieds, mais c'était la tradition ; alors il fallait aérer quotidiennement la grande pièce située au premier étage, tout au bout de l'aile est, y faire le ménage et changer les fleurs.

Je pourrais certes détailler cette pièce, mais je crains de ne pouvoir rendre l'étrange attirance qu'elle exerçait sur moi. Elle était grande, rectangulaire, plutôt sinistre, tout en teintes délavées caractéristiques des lieux laissés à l'abandon qui gardent leur côté bienséant. Elle dégageait une impression d'absence ; on aurait dit un lieu victime d'un sortilège dans une très ancienne légende. Elle dormait du sommeil des malédictions faites pour durer cent ans. L'air y était lourd, épais et froid, comme suspendu. Dans la maison de poupée, près de la cheminée, la table était dressée pour un dîner qui attendrait éternellement ses convives.

Le papier mural avait dû être rayé bleu et blanc mais, taché et décollé par endroits en raison de l'humidité et du passage du temps, il était devenu d'un gris indéfinissable. Sur un des murs, des scènes tirées des contes d'Andersen : le brave petit soldat de plomb, la petite fille aux souliers rouges, la petite sirène pleurant sur son passé perdu... Il planait dans cette nursery une odeur de renfermé, d'enfants fantômes et de poussière. Avec quelque chose de vaguement vivant quand même.

Une cheminée pleine de suie, un fauteuil en cuir à un bout de la pièce, avec, à côté, une série d'immenses fenêtres arrondies. En grim pant sur

un appui assez spacieux pour servir de siège, et en glissant un œil par le carreau en vitrail, je distinguais une cour où deux lions juchés sur un piédestal maltraité par les intempéries montaient la garde, le regard fixé, en contrebas, sur le cimetière du domaine.

Près de la fenêtre, un cheval à bascule encore très digne mais qui avait beaucoup servi, avec un simulacre de pelage isabelle et des yeux noirs pleins de bonté qui semblaient me remercier de l'épousseter. À côté, empaillé et en communion muette avec lui, Raverley, le chien de chasse noir et fauve de lord Ashbury, qui avait trouvé la mort en se prenant la patte dans un piège quand son maître était enfant. Le naturaliste avait fait du beau travail, mais comment oublier ce qui se cachait dessous ? Dès le début, quand je faisais le ménage dans la nursery, je l'ai recouvert d'une housse. Ainsi, j'arrivais presque à faire l'impasse sur ses yeux vitreux rivés sur moi, et sur la plaie béante sous la fourrure rapiécée.

Malgré Raverley, malgré l'odeur de lent pourrissement et le papier peint décollé, la nursery est devenue ma pièce préférée. Jour après jour, je la trouvais déserte, comme on me l'avait prédit, les enfants étant occupés ailleurs. J'expédiais le ménage quotidien pour pouvoir m'y attarder seule quelques minutes de plus, loin des constantes réprimandes de Nancy et de M. Hamilton, avec son air d'austère désapprobation, loin de la familiarité tapageuse des autres domestiques, auprès desquels j'avais toujours l'impression d'avoir mille choses à apprendre. J'ai cessé de retenir mon souffle quand j'entrais dans la pièce et j'en ai accepté la solitude. Je me la suis appropriée.

Et puis il y avait les livres... elle en contenait tant ! Plus que je n'en avais jamais vu d'un coup : des récits d'aventures, des ouvrages historiques, des contes de fées... le tout rangé n'importe comment sur d'immenses étagères de part et d'autre de la cheminée. Un jour, j'ai eu l'audace d'en sortir un, en me fondant uniquement sur la belle allure de son dos relié. J'ai passé la main sur sa couverture vieillotte, puis je l'ai ouvert ; on avait soigneusement calligraphié un nom sur la page de garde : TIMOTHY HARTFORD. J'en ai tourné les pages épaisses et flairé la poussiéreuse odeur de moisi. Alors je me suis retrouvée transportée dans un autre temps et un autre lieu.

J'avais appris à lire à l'école du village ; contente de tomber, pour une fois, sur une élève intéressée, mon institutrice, Mlle Ruby, m'avait prêté des livres : *Jane Eyre*, *Frankenstein*, *Le Château d'Otrante*... Quand je les lui rendais, nous discussions de nos passages préférés. C'est elle qui m'avait donné l'idée de devenir institutrice à mon tour. Mais maman n'avait pas apprécié. Elle avait dit que Mlle Ruby avait beau jeu de me fourrer en tête des idées de grandeur, sauf que les idées, ce n'était pas ce qui faisait bouillir la marmite. Peu de temps après cela, elle m'avait envoyée à Riverton, vers Nancy, M. Hamilton... et vers la nursery.

Pendant un temps, celle-ci m'a appartenu, ainsi que les livres qu'elle renfermait. Mais, un matin, le brouillard s'est installé et il s'est mis à pleuvoir. Ce jour-là, comme je remontais le couloir d'un bon pas avec l'intention de consulter une encyclopédie pour enfants découverte la veille et pleine d'illustrations, j'ai stoppé net. On entendait des voix dans la nursery.

J'ai essayé de me dire que c'était le vent qui les charriait, que c'était une illusion. Mais quand j'ai entrouvert la porte et risqué un œil, j'ai éprouvé un choc : il y avait bel et bien des gens ! Des jeunes gens qui semblaient parfaitement à leur place dans ce décor de conte.

À cet instant précis, la nursery a cessé d'être à moi, sans préambule et sans plus de cérémonie. Pétrifiée par l'indécision, je suis restée là à me demander si je devais faire le ménage ou revenir plus tard ; leurs rires me rendaient craintive. Leurs voix franches, pleines d'assurance, leurs cheveux brillants, les rubans encore plus brillants qui les ornaient.

Ce qui m'a décidée, ce sont les fleurs fanées qui piquaient du nez dans leur vase, sur la cheminée. Les pétales tombés pendant la nuit gisaient épars, comme autant de reproches. Je ne pouvais prendre le risque que Nancy voie ça ; elle m'avait bien précisé en quoi consistait mon travail et m'avait fait comprendre que maman serait informée si je décevais mes patrons.

Alors je me suis remémoré les instructions de M. Hamilton et, plumeau et balai serrés contre ma poitrine, j'ai gagné la cheminée sur la pointe des pieds en faisant de mon mieux pour passer inaperçue. Ce qui était inutile : ils avaient l'habitude de partager leur domicile avec une armée d'invisibles. Ils ont donc feint de ne pas me voir, et j'ai fait de même de mon côté.

Deux filles et un garçon, la benjamine âgée d'une dizaine d'années, le plus grand n'en ayant pas encore dix-sept, tous trois arborant les signes distinctifs de la famille Ashbury : les cheveux d'or et les beaux yeux bleu clair, pareils à des saphirs

de Ceylan, légués par la mère de lord Ashbury, une Danoise qui (selon Nancy), ayant fait un mariage d'amour, avait été déshéritée ; on l'avait dépouillée de sa dot. (Cela dit, ajoutait Nancy, elle s'en était bien tirée car, à la mort du frère de son époux, elle était devenue lady Ashbury, membre à part entière de la noblesse de l'Empire britannique.)

La plus âgée des deux filles, qui se tenait au milieu de la nursery, brandissait une poignée de feuillets tout en décrivant les subtilités des lésions lépreuses. La petite, assise par terre en tailleur, regardait sa sœur en ouvrant de grands yeux, un bras passé autour du cou de Raverley. (J'ai constaté avec surprise et dégoût qu'on l'avait extrait de son coin sombre et que, pour une fois, on l'incluait dans les festivités.) Quant au jeune homme, assis sur un appui de fenêtre, il regardait en direction du cimetière, à travers le brouillard.

— À ce moment-là tu te retournes vers le public, et ton visage est entièrement dévoré par la lèpre, a dit joyeusement Hannah, la plus grande des deux sœurs.

— Qu'est-ce que c'est, la lèpre ? a interrogé la petite.

— Une maladie de la peau. Ça fait des lésions, des nodules, enfin la panoplie habituelle, quoi.

— On pourrait peut-être faire en sorte que son nez tombe, rongé par la lèpre, a suggéré l'adolescent en lançant un clin d'œil à Emmeline.

— En effet, a commenté Hannah. Excellente idée.

— Oh non ! a gémi Emmeline.

— Franchement, quel bébé tu fais ! Il ne tomberait pas pour de vrai, voyons, a expliqué Hannah. On te fabriquera un masque. Quelque chose de

hideux. Je vais voir si je trouve un manuel de médecine dans la bibliothèque. Avec un peu de chance, il y aura des dessins.

— Pourquoi c'est moi qui dois avoir la lèpre ? a protesté Emmeline.

— Plains-toi auprès du bon Dieu. C'est lui l'auteur.

— Mais pourquoi c'est moi qui dois jouer Myriam ? On ne pourrait pas me donner un autre rôle ?

— Il n'y en a pas d'autre, a rétorqué Hannah. Il faut bien que David fasse Aaron, puisque c'est le plus grand ; quant à moi, je suis Dieu.

— Pourquoi est-ce que je ne pourrais pas être Dieu, moi ?

— Il n'en est pas question. Et puis tu voulais le rôle principal.

— Oui, c'est vrai. Et je le veux toujours.

— Tu vois ! Dieu n'est même pas présent sur scène, a continué Hannah. Je dois dire mes répliques derrière un rideau.

— Je pourrais faire Moïse, a insisté Emmeline. Et Raverley ferait Myriam.

— Tu ne joueras pas Moïse. Il nous faut une vraie Myriam. Elle est beaucoup plus importante que lui, qui n'a qu'une seule réplique. Voilà pourquoi il est représenté par Raverley. Je dirai son texte derrière mon rideau. Il se peut même que je supprime carrément son rôle.

— Alors on pourrait peut-être prendre une autre scène, a dit Emmeline d'un ton plein d'espoir. Avec Marie et l'Enfant Jésus ?

Hannah s'est esclaffée d'un air dégoûté.

Donc ils répétaient une pièce de théâtre. Alfred, le valet de pied, m'avait dit qu'on donnerait un

spectacle au château lors du prochain jour férié. C'était une tradition : certains membres de la famille chantaient, d'autres récitaient de la poésie, et les enfants représentaient invariablement une scène extraite du livre préféré de leur grand-mère.

— Si nous avons justement choisi cette scène-là, c'est qu'elle est importante, a expliqué Hannah.

— Si *tu* l'as choisie, a dit Emmeline.

— Tout juste. C'est l'histoire d'un père qui impose deux lois différentes à ses enfants : une pour les fils, une pour les filles.

— Ça me paraît tout ce qu'il y a de plus raisonnable, à moi, a ironisé David.

— Myriam et Aaron se sont rendus coupables de la même chose, a poursuivi Hannah sans tenir compte de son intervention. Contester le mariage de leur frère et...

— Pourquoi, qu'est-ce qu'ils y trouvaient à redire ? a voulu savoir Emmeline.

— Ce n'est pas la question, l'important est que...

— Ils avaient dit des méchancetés ?

— Non, et de toute façon le problème n'est pas là. L'important est que Dieu décide que pour sa punition Myriam sera frappée par la lèpre tandis qu'Aaron, lui, hérite d'un simple sermon. Tu trouves ça juste, Em ?

— Moïse avait épousé une femme d'Afrique, non ?

Hannah a secoué la tête, exaspérée. Chacun de ses gestes était empreint d'une indomptable énergie qui l'obligeait à ronger son frein. Emmeline, au contraire, adoptait des poses de poupée qui vient de prendre vie. Elles se ressemblaient : même nez droit, yeux d'un bleu intense, bouche bien dessinée, mais là où Hannah avait des allures de reine

des fées (passionnée, mystérieuse, attachante), Emmeline était dotée d'une beauté plus accessible. C'était encore une enfant, mais, avec ses lèvres perpétuellement entrouvertes, elle me rappelait une photographie de charme tombée un jour de la poche du colporteur.

— Est-ce que je me trompe ? a insisté la petite.

— Non, Em, a répondu David en riant. Moïse a bien épousé une Nubienne. Simplement, Hannah est fâchée parce que nous ne partageons pas sa passion pour le vote des femmes.

— Il ne pense pas vraiment ce qu'il dit. Tu n'es pas une « suffragette », au moins, Hannah ?

— Mais bien sûr que si ! Et toi aussi.

— Est-ce que père est au courant ? a repris la cadette un ton plus bas. Il ne serait pas content du tout.

— Bah ! a fait Hannah. Père n'est qu'un chaton.

— Un lion, tu veux dire ! a répliqué Emmeline, frémissante. Hannah, ne le mets pas en colère.

— Ne t'en fais pas, Em, a dit David. Le vote des femmes est très en vogue chez les dames de la bonne société.

— Fanny ne nous en a rien dit, a remarqué Emmeline d'un air dubitatif.

— Toutes les dames chics feront leur entrée dans le monde en habit, cette saison, a précisé David.

Emmeline a ouvert de grands yeux.

Depuis mes rayonnages, j'écoutais en me demandant ce que tout cela pouvait bien vouloir dire. Je n'avais jamais entendu le mot « souffragette » ; sans doute une maladie, comme celle qu'avait attrapée Mme Nammersmith, au village, quand elle avait enlevé son corset le jour de la procession pascale ; son mari avait dû l'emmenner à l'hôpital à Londres.

— Tu es méchant de te moquer de moi, a lancé Hannah. Ce n'est pas parce que père refuse injustement de nous envoyer à l'école, Emmeline et moi, que tu dois saisir toutes les occasions de nous faire passer pour des idiots.

— Je n'ai même pas à me donner ce mal. Vous vous en tirez très bien toutes seules.

J'ai retenu ma respiration : il était aussi beau et doré que ses sœurs.

— De toute façon, vous ne manquez pas grand-chose. L'école, c'est très surfait.

— Ah oui ? a répondu Hannah en haussant un sourcil sceptique. Pourtant, d'habitude tu t'empresses de me raconter tout ce que je manque, au contraire. À quoi doit-on ce brusque revirement ?

Ses yeux se sont arrondis. On aurait dit deux lunes bleu glacier. Le ton de sa voix trahissait son emportement.

— Ne me raconte pas que tu as fait une grosse bêtise et qu'on t'a renvoyé ?

— Bien sûr que non. Je dis simplement qu'il n'y a pas que les études dans la vie. Mon ami Hunter prétend même que c'est elle la meilleure des éducations.

— Hunter ?

— Un garçon arrivé à Eton ce trimestre. Son père est un savant, je ne sais pas trop dans quelle branche. Il a dû faire une découverte importante, parce que le roi l'a fait marquis. Il est un peu dingue. Robert aussi, si on en croit nos camarades, mais moi je le trouve bath.

— Oui, eh bien, ton Robert Hunter, dans sa dinguerie, a bien de la chance : il peut se payer le luxe de dédaigner la scolarité qu'on lui offre ; mais moi, comment puis-je espérer devenir un

metteur en scène respecté si père exige que je reste ignorante ? Ah, si seulement j'étais un garçon !

— Eh bien, moi, je n'aimerais pas du tout aller à l'école, a déclaré Emmeline. Et je détesterais être un garçon. Je ne pourrais pas mettre de robes, je serais obligée de porter des chapeaux sans charme et de parler sport ou politique à longueur de temps.

— Moi, j'adorerais parler politique ! a lancé Hannah avec une véhémence telle que des mèches folles se sont échappées de sa coiffure, un savant échafaudage de bouclettes. Je commencerais par obliger Asquith¹ à accorder le droit de vote aux femmes. Et même aux jeunes filles.

— Tu pourrais être le premier dramaturge à devenir Premier ministre dans toute l'histoire de la Grande-Bretagne, a dit David en souriant.

— Tout juste !

— Je croyais que tu voulais être archéologue, s'est étonnée Emmeline.

— Femme politique, archéologue... Je pourrais très bien être les deux. Nous sommes tout de même au xx^e siècle. Si seulement père m'autorisait à recevoir une éducation digne de ce nom !

— Tu sais ce qu'il pense de l'instruction pour les filles, a dit David.

Alors Emmeline a ânonné la formule qu'ils connaissaient bien :

— « C'est la porte ouverte au vote des femmes ! » De toute façon, pour lui, les leçons de Mlle Prince nous suffisent largement.

1. Homme politique britannique (1852-1928). Premier ministre de 1908 à 1916, il déclara la guerre à l'Allemagne le 4 août 1914. (N.d.T.)

— Évidemment. Il espère qu'elle nous transformera en épouses assommantes, affligées de maris également assommants, des dames qui parlent un français passable, jouent passablement du piano et, à l'occasion, perdent poliment au bridge. Ainsi, on lui causera moins d'ennuis.

— Père dit que les femmes qui réfléchissent trop ne plaisent pas aux hommes, a précisé Emmeline.

David a levé les yeux au ciel.

— Comme cette Canadienne qui l'a dissuadé d'investir dans les mines d'or, avec ses grands discours sur la politique. Elle nous a fait beaucoup de tort à tous.

— Mais moi, je ne veux pas plaire ! s'est entêtée Hannah en relevant le menton. J'aurais une mauvaise opinion de moi-même si tout le monde m'aimait.

— Dans ce cas, sois rassurée, a dit David. Je tiens de source sûre qu'un certain nombre de nos amis ne t'aiment pas du tout.

Hannah a froncé les sourcils, mais déjà une amorce de sourire involontaire jouait sur ses lèvres.

— Quoi qu'il en soit, aujourd'hui il n'est pas question que je supporte Mlle Prince et ses leçons. J'en ai assez de réciter *La Dame de Shallot*¹ pendant qu'elle pleurniche dans son mouchoir.

— Elle aussi pleure sur son amour perdu, comme dans le poème, a soupiré Emmeline.

Hannah a levé les yeux au plafond.

— Je t'assure ! J'ai entendu grand-maman le dire à lady Clem. Avant de venir chez nous, Mlle Prince a été fiancée.

1. Célèbre poème de Tennyson (1809-1892). (N.d.T.)

— « Il » a dû se rendre compte de son erreur, a ironisé Hannah.

— Il a épousé sa sœur à la place.

Cette révélation a fait taire Hannah, mais pas longtemps.

— Elle aurait dû le poursuivre en justice !

— C'est aussi ce qu'a dit lady Clem – entre autres choses bien pires –, mais grand-maman a répondu que Mlle Prince n'avait pas voulu « lui » causer d'ennuis.

— Elle est bien bête. Bah, de toute façon, elle n'a pas perdu grand-chose.

— Tu n'es pas très romantique, a observé David. Voilà une pauvre femme éperdument amoureuse d'un homme qui lui échappe, et toi, tu lui ne lui accordes même pas un poème triste de temps en temps. Ah, cruauté, Hannah est ton nom !

Le menton toujours levé, l'interpellée a rétorqué :

— Je ne suis pas cruelle mais pragmatique. Les histoires de cœur font perdre la tête aux gens, qui ne savent plus ce qu'ils font.

David souriait – le sourire amusé du grand frère qui sait que cette opinion ne résistera pas au temps.

— C'est vrai, a insisté Hannah. Mlle Prince devrait enrichir son esprit – et le nôtre par la même occasion – au lieu de soupirer après son fiancé perdu ; par exemple en nous parlant de la construction des pyramides, de l'Atlantide ou des Vikings...

David a levé les mains en signe de reddition.

— Bref, a enchaîné Hannah en ramassant ses feuillets, on perd du temps. Reprenons à partir du moment où Myriam attrape la lèpre.

— On a déjà répété cent fois ce passage, a remarqué Emmeline. On ne pourrait pas en revoir un autre ?

— Par exemple ?

La cadette n'avait pas d'idée très précise sur la question.

— Je ne sais pas, moi... Et si on jouait plutôt au Jeu ? a-t-elle proposé en regardant son frère et sa sœur.

Non. Rectificatif. À l'époque ce n'était pas encore le Jeu. Seulement un jeu. Ce matin-là, pour ce que j'en savais, Emmeline aurait pu aussi bien parler de jouer aux osselets ou aux billes. Il a fallu un moment pour que j'attribue une majuscule à ce jeu-là, pour que j'associe le mot à la notion de secret, d'imaginaire et d'aventures insoupçonnées. Par cette morne et humide matinée, tandis que la pluie crépitait contre les carreaux de la nursery, c'est à peine si j'y ai prêté attention.

Cachée derrière le grand fauteuil, occupée à balayer les pétales séchés qui jonchaient le sol, j'essayais de me représenter ce que c'était que d'avoir des frères et sœurs. J'en avais toujours rêvé. Je l'avais même dit un jour à ma mère ; j'avais demandé si je pouvais avoir une sœur, quelqu'un avec qui échanger des potins, échafauder des intrigues, partager rêves et murmures. Elle avait ri, mais d'un rire sans joie, puis avait répondu qu'elle ne commettrait pas deux fois la même erreur.

Je me demandais quel effet cela faisait d'avoir sa place en un lieu précis, de pouvoir affronter le monde, d'appartenir de naissance à une tribu d'alliés. Je réfléchissais à tout cela en époussetant

le fauteuil lorsque tout à coup quelque chose a bougé sous mon plumeau. Un plaid s'est rabattu et une voix de femme a coassé :

— Hein ? Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? Hannah ? David ?

La dame était si vieille que la notion d'âge en soi n'avait plus de sens. Cacochyme, tassée au milieu des coussins, elle passait inaperçue. Ce devait être la fameuse « nounou Brown ». J'en avais entendu parler à mi-voix, en termes respectueux, tant à l'étage noble qu'à l'office : elle avait élevé lord Ashbury en personne et était une institution dans la famille, au même titre que le château.

Je me suis figée, le plumeau à la main, sous le regard de trois paires d'yeux bleu clair.

La vieille dame a repris la parole :

— Hannah ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien du tout, nounou, a répondu Hannah, qui avait enfin retrouvé sa langue. Nous répétons pour la pièce de théâtre. Nous allons essayer de faire moins de bruit.

— Raverley est enfermé, veillez bien à ce qu'il ne s'agite pas trop.

— Oui, nounou, a dit Hannah (décidément aussi sensible que farouche). Nous allons bien le surveiller.

Puis elle est venue border la vieille dame sous son plaid en ajoutant :

— Là, tout va bien, dormez.

— Ma foi, je crois que je vais faire un petit somme, en effet.

Elle a battu des paupières et, au bout d'un moment, son souffle est devenu profond et régulier.

De mon côté, je retenais le mien en attendant qu'un des enfants prenne la parole. Ils

continuaient à me regarder en ouvrant des yeux ronds. L'instant s'étirait en longueur. Je m'imaginai sommée d'expliquer devant Nancy – ou, pis, devant M. Hamilton – que j'avais épousé nounou Brown. Je voyais déjà la contrariété se peindre sur les traits de ma mère lorsqu'elle me verrait revenir à la maison, congédiée sans références...

Mais ils n'ont exprimé ni réprimandes, ni mécontentement, ni désapprobation d'aucune sorte. Ils ont réagi d'une manière plus surprenante. Comme s'ils obéissaient à une même injonction, ils se sont effondrés les uns contre les autres, hilares – on aurait dit des siamois.

Je suis restée plantée là à attendre ; leur comportement me perturbait plus que le silence qui l'avait précédé. Un tremblement irrésistible s'est emparé de ma lèvre inférieure.

Pour finir, la plus grande des filles a réussi à articuler :

— Je m'appelle Hannah.

Elle s'est essuyé les yeux.

— On s'est déjà vues ?

J'ai fait la révérence.

— Non, Madame. Je m'appelle Grace, ai-je répondu d'une petite voix.

Emmeline a pouffé.

— Il ne faut pas lui dire « Madame », mais « Mademoiselle. »

Je me suis à nouveau inclinée et j'ai répété en fuyant son regard :

— Je m'appelle Grace, Mademoiselle.

— Il me semble vous avoir déjà croisée, a continué Hannah. Vous n'étiez pas déjà là à Pâques ?

— Non, Mademoiselle. Je viens juste d'être embauchée. Il y a à peine un mois.

— Vous n'avez pas l'âge d'être femme de chambre.

— J'ai quatorze ans, Mademoiselle.

— Tiens ! Comme moi. Emmeline a dix ans. Quant à David, lui, il est carrément vieux : seize ans.

— Et vous époussetez toujours les gens qui dorment, Grace ? a questionné ce dernier.

Emmeline s'est remise à rire.

— Oh non, Monsieur. C'est la première fois, Monsieur.

— Dommage ! Ce serait drôlement commode de ne plus avoir à prendre de bain.

J'étais pétrifiée, frappée de mutisme. Je n'avais jamais parlé à un vrai « monsieur. » Surtout un « monsieur » de mon âge qui, en parlant de prendre un bain, me faisait battre le cœur.

Bizarre. Moi qui suis une vieille dame, quand je repense à David, je sens se réveiller en moi des émotions anciennes. C'est donc que je ne suis pas encore tout à fait morte...

— Ne faites pas attention à lui, a dit Hannah. Il se croit irrésistiblement drôle.

— Bien, Mademoiselle.

Elle m'a regardée d'un air perplexe, comme si elle était sur le point d'ajouter quelque chose. Mais elle n'en a pas eu le temps : des pas rapides et légers ont résonné en haut de l'escalier puis dans le couloir. *Clac, clac, clac, clac...*

Emmeline a couru coller son œil contre le trou de la serrure.

— Alerte ! C'est Mlle Prince, a-t-elle annoncé en se retournant vers Hannah. Elle vient par ici !

— Vite ! On se cache ! a répondu sa sœur d'un ton contenu mais déterminé. Sinon, c'est Tennyson jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Des pas précipités, un bruissement de jupons et tous trois ont disparu avant que j'aie pu saisir ce qui se passait. La porte s'est ouverte à la volée et une bouffée d'air humide s'est engouffrée dans la pièce. Une dame à l'air pincé se tenait sur le seuil.

Elle a inspecté la nursery, puis son regard s'est arrêté sur moi.

— Vous, là, avez-vous vu les enfants ? Ils sont en retard pour leur leçon. Il y a dix minutes que je les attends dans la bibliothèque.

Moi qui n'étais pourtant pas menteuse, je n'ai pas hésité un instant. Tandis que Mlle Prince me regardait par-dessus ses lunettes, j'ai répondu :

— Non, mademoiselle. Pas depuis un moment.

— Vraiment ?

— Oui, mademoiselle.

Elle ne me quittait pas des yeux.

— Pourtant, j'étais sûre d'avoir entendu des voix dans cette pièce.

— Ce n'était que la mienne, mademoiselle. Je chantais.

— Vous chantiez ?

— Oui, mademoiselle.

Le silence m'a paru se prolonger indéfiniment ; puis Mlle Prince a fini par le rompre en abattant trois fois de suite sa baguette (celle dont elle se servait pour montrer le tableau noir) contre sa paume avant de pénétrer pour de bon dans la nursery afin d'en faire le tour. *Clac... Clac... Clac... Clac...*

Comme elle arrivait devant la maison de poupée, j'ai vu que le nœud de ceinture d'Emmeline dépassait.

— Euh... ai-je repris en déglutissant avec peine. Maintenant que j’y pense, je crois les avoir vus par la fenêtre, mademoiselle. Près du vieil abri à bateaux, là-bas, au bord du lac.

— Au bord du lac, hein... a répété Mlle Prince.

Elle s’était plantée devant la porte-fenêtre pour contempler la brume, qui éclairait son visage d’une lumière blafarde.

— Là où « blanchissent les saules, frissonnent les trembles, frémissent, brises légères, et frémissent aussi... ».

En ce temps-là je ne connaissais pas Tennyson ; j’ai seulement songé qu’elle donnait une belle description du lac.

— Oui, mademoiselle.

Au bout d’un moment, elle s’est retournée.

— Je vais demander au jardinier d’aller les chercher. Comment s’appelle-t-il, déjà ?

— Dudley, mademoiselle.

— Eh bien, je vais charger Dudley de me les amener. N’oublions jamais que l’exactitude est la politesse des rois.

— Non, mademoiselle, ai-je dit en faisant la révérence.

Le petit bruit sec de ses talons a de nouveau retenti tandis qu’elle retraversait la pièce avant de refermer la porte.

Les enfants sont sortis comme par magie de leurs cachettes – qui de derrière une housse, qui de la maison de poupée, qui de derrière les rideaux.

Hannah m’a souri, mais je n’ai pas demandé mon reste. Je ne comprenais pas moi-même ce que je venais de faire. J’étais perdue, j’avais honte, et, en même temps, je me sentais euphorique.

J'ai fait la révérence et me suis dépêchée de filer, le feu aux joues, impatiente de retrouver le confort rassurant de l'office et de laisser derrière moi ces enfants étranges, déroutants, et le sentiment indéfinissable qu'ils faisaient naître en moi.

En attendant le spectacle

En dévalant l'escalier pour regagner la pénombre de l'office, j'ai entendu Nancy m'appeler. Je me suis arrêtée une seconde après la dernière marche, le temps que mes yeux s'adaptent à l'obscurité. Une marmite en cuivre mijotait sur l'énorme réchaud et l'air avait le goût salé du jambon à l'étuvée. Katie, la fille de cuisine, récurait ses casseroles devant l'évier en regardant d'un air absent par la fenêtre embuée. Mme Townsend devait faire la sieste, comme tous les après-midi, en attendant que Madame sonne le thé. J'ai trouvé Nancy à table, dans la salle à manger, entourée de vases, chandeliers, plats et gobelets en argent.

— Enfin, vous voilà, a-t-elle lancé en fronçant les sourcils. Un peu plus et je montais vous chercher.

Elle m'a indiqué le siège en face d'elle.

— Eh bien, ne restez pas plantée là, ma petite. Prenez un chiffon et aidez-moi à nettoyer l'argenterie.

J'ai pris un pot à lait ventru qui n'avait pas vu la lumière du jour depuis l'été précédent. Je l'ai astiqué, mais mentalement j'étais toujours là-haut, dans la nursery. Je *les* imaginais tous les trois en

train de rire et de se taquiner. J'avais l'impression d'avoir soulevé la couverture d'un beau livre au papier brillant, de m'être laissé enchanter par l'histoire... et d'avoir dû reposer le volume trop tôt à mon goût. En fait, j'étais tombée sous le charme des jeunes Hartford.

— Du calme, m'a morigénée Nancy en m'arrachant le chiffon des mains. Ce sont les plus belles pièces d'argenterie de Monsieur. Si M. Hamilton vous voyait traiter ce pot à lait comme ça !

Elle a élevé à hauteur de ses yeux le vase qu'elle faisait briller en le frottant doucement, avec de petits gestes circulaires et mesurés.

— Comme ça. Doucement. Et toujours dans le même sens. Compris ?

J'ai hoché la tête et repris mon pot. J'avais des milliers de questions à poser sur les Hartford, et j'étais sûre que Nancy saurait y répondre. Mais j'hésitais. Elle avait le pouvoir de m'interdire l'accès à la nursery si elle soupçonnait que je n'en retirais pas seulement la satisfaction du devoir accompli – c'était dans sa nature, je le pressentais.

Cependant, de la même façon qu'on attribue un sens nouveau aux objets les plus banals quand on vient de tomber amoureux, j'étais avide de tout ce que je pouvais apprendre sur *eux*. J'ai pensé à mes livres, bien cachés dans leur coin de grenier ; par l'art de l'interrogatoire, Sherlock Holmes, lui, savait faire dire aux gens les choses les plus inattendues. J'ai pris mon courage à deux mains.

— Nancy ?

— Oui ?

— Comment est-il, le fils de lord Ashbury ?

— Le commandant Jonathan ? a-t-elle répondu avec une étincelle dans le regard. Eh bien, c'est un très bel homme qui...

— Non, non, ai-je coupé. Pas le commandant Jonathan.

Celui-là, j'en savais déjà long sur son compte. En effet, impossible de passer un jour à Riverton sans entendre parler du fils aîné de lord Ashbury, dernier représentant d'une longue lignée de Hartford passés par la très chic *public school* d'Eton puis par l'école militaire de Sandhurst. Son portrait était accroché à côté de celui de son père (et de toute une série de pères antérieurs) en haut du grand escalier, d'où il semblait surveiller le hall d'entrée, avec son air hautain, ses médailles étincelantes et ses yeux bleu glacier. C'était l'orgueil de Riverton, tant à l'étage qu'à l'office. Un héros de la guerre des Boers. Le futur lord Ashbury.

Non, moi, je voulais parler de Frederick, ce « père » dont *ils* avaient parlé dans la nursery et qui semblait leur inspirer un mélange d'affection et de crainte. Le second fils de lord Ashbury ; au seul énoncé de son prénom, les amies de lady Violet secouaient affectueusement la tête et Monsieur grommelait dans son verre de xérès.

Nancy a ouvert la bouche pour répondre, puis s'est ravisée.

— Il y a des questions qu'il vaut mieux ne pas poser, a-t-elle dit en élevant son vase à la lumière pour l'inspecter.

Ayant fini mon pot, j'ai pris un plat. C'était toujours comme ça avec Nancy. Elle était capricieuse à sa manière : tantôt d'une affabilité sans réserve, tantôt cachottière jusqu'à l'absurde.

D'ailleurs, sans raison apparente – hormis les cinq minutes que la pendule avait égrenées entre-temps –, elle a lancé :

— Vous avez entendu jaser un valet, c'est ça ? Alfred, j'en suis sûre. Ah, ceux-là... Toujours à colporter des ragots...

Elle a pris un autre vase et m'a enveloppée d'un regard soupçonneux.

— Votre mère ne vous a donc jamais parlé de la famille ?

J'ai fait non de la tête. Nancy a haussé un sourcil incrédule : comment pouvait-on parler d'autre chose que des habitants de Riverton ?

La vérité était que maman avait toujours gardé un silence farouche sur ce sujet. Avide d'anecdotes sur le château, je l'avais pressée de questions. De nombreuses rumeurs circulaient au village, je voulais en rapporter ma part aux autres enfants. Mais elle se contentait de secouer la tête en disant que la curiosité était un vilain défaut.

Pour finir, Nancy a lâché :

— M. Frederick... Voyons, par où commencer ?

Elle s'est remise à astiquer.

— Ce n'est pas un mauvais bougre. Pas le même genre que son frère, certes – aucun héroïsme chez lui ; mais c'est quand même quelqu'un. En fait, on l'aime bien, en bas. On apprécie les histoires de Mme Townsend : enfant, il paraît que c'était un sacré polisson, toujours à raconter des histoires à dormir debout et à se mettre de drôles d'idées en tête. Et très bon avec les serveurs.

— C'est vrai qu'il a eu des mines d'or ?

Quelle profession passionnante ! Il me semblait juste, je ne sais pourquoi, que les enfants Hartford aient un père intéressant. Le mien m'avait toujours



14119

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 5 mai 2024

Dépôt légal mai 2024
EAN 9782290403068
OTP L21EPLN003678-624001

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion